

Henri Yéru
Le souffle du noir

Du même auteur aux éditions Orizons

Les cueilleurs de pommes, coll. « Littératures », 2015

Journal de la main, coll. « Littératures », 2017

Les Jardins d'Essais, coll. « Littératures », 2017

La jumelle qui dansait au milieu du jour, coll. « Littératures »,
2019

Henri Yéru — *Le souffle du noir*, coll. « Débats / Esthétique /
Beaux-Arts », 2019

Chantal Danjou

Henri Yéru
Le souffle du noir

Orizons
2019

Parus dans la même collection

Académos, Revue de Théologie & de Philosophie, *La doctrine augustinienne de la Trinité*, Revue annuelle 2018 (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin (sous la direction de), *Institutions et destitutions de la Totalité, Explorations de l'œuvre de Christian Godin*, 2016. (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin, *L'homme pécheur*, 2017. (Série Philosophie)

Gilbet Boillot, *Science et dénis*, 2018 (Série Questions contemporaines)

Claude Brunier-Coulin, *La réception de Kierkegaard chez Balthasar et Barth — Explorations dans la problématique du réel et du possible*, 2017. (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin, *Karl Barth, une anthropologie philosophique*, 2018. (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin, *Morphologie du divertissement*, 2018. (Série Philosophie)

Sous la direction de Claude Brunier-Coulin et Jean-François Petit, *Philosophies et théologies au XXI^e siècle — Actes du colloque des 7-8-9 juillet 2016 — Abbaye Saint-Louis-du-Temple de Vauhallan*, 2018. (Série Philosophie)

Sous la direction de Claude Brunier-Coulin et Jean-François Petit, *Spiritualités et gnoses — Hier et aujourd'hui*, Actes du colloque des 7-8-9 juillet 2017 — Abbaye Saint-Louis-du-Temple de Vauhallan, 2018. (Série Philosophie)

- Sous la direction de Patrick Cerutti, *Amour et vérité autour de Qui est la vérité ? de Jad Hatem*, 2018. (Série Philosophie)
- Daniel Cohen, *L'Argent, sa corde et l'Écrivain*, 2018. (Série Controverse)
- Monique Lise Cohen, *Les Juifs ont-ils du cœur ? — Une intime extériorité*, 2016. (Série Philosophie)
- Monique Lise Cohen, *Job, de l'errance du cœur au secret de l'embryologie*, 2018. (Série Philosophie)
- Éric Colombo, *Empêcher que le monde se défasse*, 2016. (Série Questions contemporaines)
- Béatrice Delaurenti, *Lettres de Marinette 1914-1915*, 2017. (Série Histoire européenne / Première guerre mondiale)
- Nadine Dormoy, *L'univers de René Girard*, 2018 (Série Philosophie)
- Bernard Forthomme, *Théologique de la folie*, trois volumes parus, 2015, 2016, 2017. (Série Philosophie)
- Bernard Forthomme, *Histoire de la pensée au Pays de Liège. Tome I, IV^e s.-XI^e s.*, 2018. (Série Histoire européenne)
- Bernard Forthomme, *Histoire de la pensée au Pays de Liège. Tome II, XII^e s.-XV^e s.*, 2019. (Série Histoire européenne)
- Mogens Chrom Jacobsen, *La morale des droits de l'homme*, (Série Questions contemporaines), 2019
- Carlo Regazzoni, *Aux sources de l'alternance catholique*, 2019 (Série Philosophie)
- Raymond Zanchi, *Le gymnaste et le danseur*, 2016. (Série Esthétique : Écrans, cinéma et télévision)

Tentative d'une « exploration d'un art par un autre »¹ ?
Le parti-pris adopté dans la présentation de ce livre est celui d'une scansion poétique. Ce choix se justifie d'abord par l'amour que le peintre Henri Yéru porte à la poésie. Le fait, ensuite, que le regard sur les œuvres est non pas celui d'un critique d'art mais d'un écrivain pour lequel, à l'instar de René Char, le peintre est un « allié substantiel ». À cet égard, nous pourrions parler de langages partagés.

Si de nombreux livres d'artiste ont été réalisés ensemble, l'interrogation sur ce qu'est voir n'a pas cessé d'être posée et réactualisée à chaque fois, et notamment pour *Je voudrais parler de la légèreté* où la mise en regard interpelle chacun — le plasticien et le poète — sur le départ de sa création. En témoignent les propos de Hira Georges-Tsukubai, auteur de la postface :

« Regarder s'accompagne d'une obscurité, au mieux d'un tâtonnement. Quelque chose lève et vacille : astre, jour, oiseau, peur, joie, couleur, volume, trait... Pour un écrivain, travailler avec un plasticien aiguise l'acuité, déplace la frontière entre perceptible et inconnu, entre perçu et étonnant, visible et abstrait. »

1. *Je voudrais parler de la légèreté*, Chantal Danjou, quatrième de couverture, propos d'Henri Yéru, Éditions Tipaza, 2015.

Mais... et le noir ? Il souffle et il a du souffle, ainsi que peut le laisser supposer le titre. Une certaine puissance émane de lui car il crée un champ de perceptions et d'analyses qui n'a finalement pas grand-chose de commun avec le monochrome, du moins chez Henri Yéru. Tout autant sa consistance peut-elle paraître volatile, dotée d'un triple mouvement : effacer et recomposer ; poser et essaimer ; agir en noir solitaire et porter quasi viscéralement la couleur.

Il a fallu tout voir²

S'il fallait définir le noir, faudrait-il, avant, le dire dans plusieurs langues pour voir, et encore voir serait-il restrictif, pour entendre, toucher au plus près sa nature, ses correspondances ? Comment rendre compte de sa matérialité et de sa rythmique, tout autant des conventions et des idées qu'il véhicule ? Serait-ce consentir par avance à sa force et à sa fragilité conjointes ? Par sa variabilité — rien de moins figé que le noir, aussi étonnant que cela puisse paraître — par sa vibration, le noir provoque, engage et relie les plans les plus divers, ceux de la peinture, de l'histoire et de la littérature. Ce faisant, il pose la question du signe, forme et sens, scriptural et pictural, questionne sa réponse voire sa résistance aux événements. Dès lors tenter de le caractériser comme de le fixer ou de le circonscrire semble difficile. Une approche poétique et par là même subversive pourrait peut-être permettre au regard de se frayer le passage. Ferait-elle vivre l'expérience du « tout voir » de la citation liminaire, dans ses plus improbables retranchements ? Il se pourrait.

À l'instar de Claude Esteban qui parle de « l'espace du bilinguisme »³ il paraît intéressant d'évoquer le territoire exacerbé du noir et de sa langue foisonnante. Lorsque le poète précise par ailleurs : « Je ne sais combien d'heures dura cet affrontement du *sensus absconditus*, véritable épreuve de la négativité [...] »⁴, une identique perplexité saisit devant la couleur, puisqu'à la fois le noir cache, prive de vision, inquiète, et révèle au sens photographique du film négatif où les valeurs

2. Liliane Atlan, *Le maître-mur, Chroniques*, p. 91, Dumerchez, 2004.

3. Claude Esteban, *Le partage des mots*, p. 11, Gallimard, L'un et l'autre, 1990.

4. *Ibidem*, p. 162.

de luminance et de chrominance sont inversées. Le noir exposerait-il son spectateur comme son lecteur à l'obscur et à son contraire dans le même temps, du moins dans des temps rapprochés ? C'est ici qu'expérimenter le noir passe momentanément par le partage des mots pour emprunter au poète et essayiste. *Noir* chante quelque chose de l'errance, apparenté à *nuit*, pour les ténèbres, bien sûr, par la brièveté de son terme également et par sa consonne initiale ; si proche de *voir* aussi à une lettre près mais initiant un mode de perception portant à controverse. Si *black*, d'emblée, claque, ferme, connote le malheur voire témoigne d'une catastrophe, paradoxalement, il double la couleur, du moins la teinte de *blue* que les deux premières lettres rappellent. *Negro*, pour citer un dernier exemple, semble contenir les deux polarités du noir, celle perçue en français avec l'idée d'une profondeur et d'une découverte, d'une sobriété et d'un mystère, entretenue par la première syllabe et par le voisinage des nasales française et espagnole ; la seconde syllabe *-gro*, quant à elle, est plus brutale et sonne le glas entendu dans le terme anglais. Dès lors, il semble important de noter que le noir correspond non à une couleur univoque mais à un champ chromatique regroupant les teintes les plus obscures, que s'il ne reflète ou n'émet que peu de lumière, elle glisse sur lui ou sourd de lui néanmoins. Admettrait-on qu'il soit limité à une opposition à toutes les autres couleurs et notamment au blanc ? Un tel constat ne manifesterait rien de sa pluralité presque de sa polyphonie. L'étymologie, si elle retient le mot latin *niger* ne saurait s'arrêter à ce seul terme, ne pas nuancer son noir brillant au noir mat de l'autre mot latin *ater*. Et de quels états variés de matière et de perception nous laisse entrevoir cet *ater*, étant le noir utilisé pour parler des nuages, de la nuit, du bois ombreux, des torches fumantes, de la mer aussi, sans oublier son dérivé d'*atramentum* désignant l'encre !



Oublierait-on que les noirs ont été les premiers pigments, noir laqué de campêche, chaud et velouté d'ivoire brûlé, noir légèrement brunâtre de charbon, ce dernier pigment, mélangé à un liant aqueux, rentrant dans la fabrication des premières encres d'écriture ?

Un noir vivant

« La couleur noire renferme l'impossible vivant. Son champ mental est le siège de tous les inattendus, de tous les paroxysmes. »⁵, écrivait René Char. Cette confrontation entre « impossible » et « vivant » montre bien toute l'ambiguïté du noir, non au sens d'une annihilation de l'un par l'autre, mais de l'alchimie qui en naît, l'« impossible » provoquant le « vivant » qui, à son tour, réfléchit l'obscurité. Ce n'est alors pas anodin que Marie-Claude Char ait parlé du « noir vivant »⁶ dans lequel Henri Yéru plonge son pinceau, d'un noir « traversé » ou... traversant, nous y reviendrons. Pour ainsi dire, « la couleur noire » est prise dans un perpétuel mouvement qui l'induit et la modifie, dans une quête qui la transcende et fait reculer ses limites apparentes, comme si l'obscur dispersait, fructifiait à la manière de l'aigrette de pissenlit sur laquelle souffler, et fleur, ne l'oublions pas, emblématique du Dictionnaire Larousse, les mots essaïmant, surprenant. Le « noir » est bien l'un d'eux et paysage sa surface, creuse ses origines, circule entre les signes, ceux de l'écrit et du trait, partage les encres donc. Il est symptomatique, à cet égard, d'écouter Henri Yéru parler de *Gestécrit*, titre de l'exposition qu'il a consacrée à René

5. René Char, *Fureur et mystère, Feuilletts d'Hypnos*, 229, p. 14, Poésie Gallimard, 2007.

6. Avant-dire de Marie-Claude Char, Henri Yéru, Dialogue avec René Char, *Gestécrit*, Catalogue, Imprimerie-Papeterie Atelier Off7, L'Isle-sur-la-Sorgue, 2009.



Char à l'Hôtel Campredon et, alliant substantiellement, pour emprunter à la figure tutélaire du poète, les œuvres écrite et plastique, permettant « d'aborder l'une et l'autre de manière particulière, propice à la contemplation et à la réflexion en élargissant le champ de l'imaginaire »⁷ comme a pu le souligner Marie-Claude Char. À la suite, le peintre va utiliser une série d'expressions qui ne cessent de croiser les langages, en évoquant une « traversée de *lieux-dits* »⁸, en mentionnant les « traits/extraits »⁹ qui décrivent les toiles noires et blanches, ou les « mots-matières »¹⁰ qui explicitent ses collages intitulés *Positions*. Qu'ils nous soit permis de reprendre ici les deux termes de « contemplation » et de « réflexion » judicieusement employés par M.-C. Char. Ils dénotent du mouvement propre *au* — faudrait-il dire à la par référence au genre littéraire médiéval de la chanson de geste — geste du noir, donnant à voir non la seule réalisation plastique mais son trajet, de la lecture double des lieux, y compris de lieux chargés d'Histoire, et des poèmes qui en sont des condensés à l'onde de choc qui les traverse, maintient la tension, à la pensée qui les suit, les acte — les *Actemps* est le nom que le peintre donne à l'une de ses séries — s'y arrête comme devant un paysage qui coupe le souffle pour, au final, donner littéralement « matière à penser ».

Noir sur noir

L'écrivain Olivier Renault¹¹, par ailleurs auteur d'un essai autour d'une précédente exposition d'Henri Yéru, indique avec

7. Henri Yéru, Dialogue avec René Char, *Gestécrit, op. cit.*, p. 5.

8. *Ibidem*

9. *Ibidem*.

10. *Ibidem*.

11. *Ibidem*, p. 7 ; *Rien n'aura lieu que le signe*, Essai autour de l'exposition de Henri Yéru, « Le signe du lieu », L'arbre à lettres, Paris, 1995.

pertinence que « La densité de ce noir frappe : cœur résolu de la nuit, noir sur noir, se redoublant en lui-même [...]. Oui, l'espace peut se retourner sur lui-même pour faire advenir un hors-temps singulier : ce temps de l'émotion la plus claire au cœur de l'encre. [...] Ces toiles donnent envie de parler : le signe advient, des traits se forment à partir de la masse nerveuse et pulsionnelle. [...] Les signes surrectent, et le verbe est convoqué pour les relancer [...] et donner ainsi au graphe la dynamique de son désir. » Olivier Renault insiste avec raison sur la valeur insurrectionnelle de ce travail, valeur et élan, appel même à son lecteur-spectateur, indissociables d'un choix du « noir vivant ». Rien, effectivement d'un noir éteint. Dans le contexte contemporain, il paraît judicieux d'interroger le noir d'Henri Yéru par rapport à celui d'un Pierre Soulages, l'un et l'autre confrontés à la lumière méditerranéenne. Et de nous interroger : la lumière méditerranéenne ne fait-elle pas surgir paradoxalement un tragique, un noir rutilant ? Ne double-t-elle pas tout voyage autour du Bassin Méditerranéen, d'une réflexion sur la fragilité, sur l'errance humaine ? N'élabore-t-elle pas ses leçons des ténèbres ? N'induit-elle pas que la particularité du lieu participe à la fois d'une composition stratifiée et d'un éclatement ? Et que fait un tel lieu au langage, qu'il soit poétique ou pictural : continuité, chant ou rupture ?¹² Autre parenté entre Pierre Soulages et Henri Yéru, l'influence sur eux de l'Art pariétal voire le sentiment de puiser là à une source étonnante tout autant essentielle. Comme le souligne l'artiste sétois, les hommes préhistoriques peignaient dans le noir absolu des grottes, avec du noir qu'ils fabriquaient en écrasant du charbon, ajoutant que « Certaines

12. Chantal Danjou, *Méditerranée, vers un noir paysager*, (extraits), Revue Babel, Université de Toulon, 2015.